

Compte rendu de l'ouvrage de Daniel Pichot. - Le village éclaté: habitat et société dans les campagnes de l'Ouest au Moyen Âge. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, 395 pp., 59 plans

Luc Bourgeois

▶ To cite this version:

Luc Bourgeois. Compte rendu de l'ouvrage de Daniel Pichot. - Le village éclaté: habitat et société dans les campagnes de l'Ouest au Moyen Âge. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, 395 pp., 59 plans. Cahiers de civilisation médiévale, 2005, pp.76-79. halshs-00725029

HAL Id: halshs-00725029 https://shs.hal.science/halshs-00725029

Submitted on 28 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers. L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Daniel Pichot. — Le village éclaté : habitat et société dans les campagnes de l'Ouest au Moyen Âge. Rennes, PUR, 2002. Luc Bourgeois

Citer ce document / Cite this document :

Bourgeois Luc. Daniel Pichot. — *Le village éclaté : habitat et société dans les campagnes de l'Ouest au Moyen Âge*. Rennes, PUR, 2002.. In: Cahiers de civilisation médiévale, 48e année (n°189), Janvier-mars 2005. La médiévistique au XXe siècle. Bilan et perspectives. pp. 76-79;

http://www.persee.fr/doc/ccmed_0007-9731_2005_num_48_189_2900_t1_0076_0000_2

Document généré le 01/06/2016



On ne peut qu'admirer la diversité des notions auxquelles ce manuel initie l'étudiant. Les défauts sont peu nombreux, et dus sans doute à l'urgence qui a vraisemblablement présidé à la rédaction de ce manuel, ainsi qu'à la nécessité d'exposer tant de nouveautés pour l'étudiant, dans un espace aussi réduit. Une édition ultérieure devra corriger des erreurs dans l'orthographe des noms de lieux ou de personnes auxquels un éditeur occidental est peu habitué (p. 100, 124, 135, 146, 181, 182, 183, 184, 188), et aussi (dans la mesure du possible), des expressions trop ramassées imposées sans doute par le souci de «faire court» dans les chapitres consacrés à la vie religieuse et à la pensée, deux domaines où il est bien difficile de restreindre l'exposé. Par exemple (p. 137, 164), du fait que la partie consacrée à l'histoire des Berbères par Ibn Khaldûn est la seule accessible, avec l'Introduction, à l'étudiant qui ne lit pas l'arabe, il ne faudrait pas qu'il en conclue que l'Histoire universelle du grand historien se limite à l'histoire des Berbères. Peut-être faudrait-il aussi préciser, dans le domaine du soufisme, le sens de mots tels que silsila (p. 129) ou zâwiya (p. 101, 186). Bien qu'on puisse ne pas partager l'appréciation portée sur l'époque où la majorité de la population égyptienne est passée à l'islam (p. 125, 151, 168; il nous semble que le passage à l'islam est plus tardif), la marginalisation des chrétiens dans le monde musulman durant cette periode nous paraît fort bien analysée (p. 127). Faut-il tenir pour assuré qu'il y a une sclérose intellectuelle du monde musulman dès le XIII^e s. (p. 18, 122)? La culture de l'Egypte mamluke (p. 136) aurait peut-être mérité plus de place que ce petit manuel sans doute ne permettait de lui en accorder. On peut se demander aussi s'il n'aurait pas fallu davantage attirer l'attention des étudiants sur la situation démographique catastrophique des pays musulmans de la rive sud de la Méditerranée au xve s., qui joua un rôle majeur aussi bien dans le déséquilibre militaire, économique et technique, qui s'installe alors durablement en faveur de l'Occident chrétien, que dans une sclérose intellectuelle dont les hommes de culture de ce temps ne furent pas tous atteints. Ces réserves une fois faites sur cette première édition, on ne peut douter de l'utilité de ce manuel et des services qu'il rendra.

Jean-Claude GARCIN.

Daniel PICHOT. — Le village éclaté : habitat et société dans les campagnes de l'Ouest au Moyen Âge. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, 395 pp., 59 plans.

A partir de concepts comme l'incastellamento ou l'encellulement, l'histoire de l'habitat rural médiéval a souvent été abordée à travers le regroupement des hommes. Dans cet ouvrage qui élargit ses recherches antérieures, l'A. se penche sur un espace qui oblige à forger des clés de lecture différentes : l'Ouest de la France et son habitat aujourd'hui encore majoritairement dispersé. La région étudiée offre une très relative unité. Fallait-il d'ailleurs associer à la Bretagne et au Maine un Anjou dont la géographie physique et humaine diffère sensiblement? Le champ chronologique couvert résulte également d'un compromis : il entraîne à concentrer l'analyse sur les XI°-XIII° s. et donc focalise dès l'abord l'attention sur le Moyen Age central.

Après un chapitre consacré à l'analyse des sources et aux limites de leur confrontation, l'A. revient dans un ample développement sur les origines du réseau villageois. Pour la période carolingienne, il aborde de manière nuancée la hiérarchie entre vicus et villa et le problème de la nature domaniale ou fiscale de cette seconde entité. Si les églises de vici et le système armoricain des *plou* permettent de restituer la trame du plus ancien réseau de centres religieux en milieu rural, la mise en place d'un maillage dense de paroisses à l'époque carolingienne se laisse comme ailleurs difficilement approcher (le statut paroissial supposé des exemples des pages 74-75 laisse ainsi perplexe). La très forte densité des édifices religieux et funéraires quel que soit leur statut — est un trait commun à d'autres régions aux VIII^e-x^e s. Ce phénomène n'est sans doute pas sans rapports avec le développement de petites nécropoles subordonnées à chaque habitat rural avant une polarisation commencée au VIII^e s. Les modalités d'habitat au cours du haut Moyen Âge sont présentées sans différenciation chronologique et à partir d'un échantillon qui paraît bien maigre pour aborder avec quelque certitude des problèmes de dispersion ou de stabilité de l'occupation. Les alentours de l'an mil connaissent le mouvement de balancier habituel : une série de désertions ou de glissements mais également une vague de créations et un enraciDANIEL PICHOT 77

nement des habitats. La multiplication des sites occupés apparaît comme l'un des signes de la croissance des XI^e-XII^e s., tout comme la mise en valeur de nouvelles terres par déboisement ou drainage. La création de châteaux puis de bourgs vient souvent renforcer des implantations antérieures, tout comme l'érection d'une paroisse entérine la santé d'une communauté préexistante.

Le troisième chapitre est consacré à la morphologie des centres villageois du XIe au XIIIe s. Seuls les châteaux majeurs ont polarisé un habitat étendu. Les castra tardifs et les mottes n'ont suscité qu'un regroupement modeste de population et ont rarement structuré les villages. Le rôle de l'église et du cimetière comme éléments structurants de l'habitat est plus évident. Trois moyens classiques permettent d'attirer et de fixer les populations rurales : la fondation d'un prieuré conforte le pôle religieux et facilite souvent sa reconstruction, le lotissement des cimetières permet de profiter de cet espace privilégié et la fondation de bourgs vient amplifier des organismes déjà existants. Même pour ces créations volontaristes, les plans cadastraux du XIX^e s.. révèlent des centres villageois assez inorganiques, tout au plus regroupés autour du cimetière paroissial. La faiblesse de la population agglomérée est bien attestée à l'époque moderne. Elle est plus difficile à étayer sérieusement pour le Moyen Âge faute de données suffisantes et l'A. convoque par défaut des implantations qui nous semblent sans grand rapport avec le type étudié : ni les églises isolées (qui marquent plus souvent la cristallisation d'une implantation désertée qu'une création avortée), ni l'échec de villeneuves tardives (p. 171-173) ne suffisent à prouver la maigreur des « bourgs-centres ». générale également que les plans du XIX° s. révèlent parfois des villages bien amoindris (c'est visiblement le cas de Romagné, fig. 19) et aucun d'entre eux n'a fait l'objet d'investigations archéologiques.

Autour des ces « bourgs-centres », une fraction importante de la population se disperse dans des hameaux — les « villages » — et des implantations isolées (chap. 4.) Des promotions et des déclins permettent à certains sites de passer d'une catégorie à l'autre. P. ex., certains hameaux se différencient des « bourgs-centres » par l'absence de promotion de leur chapelle au rang d'église paroissiale. Hameaux et exploitations

isolées relèvent de plusieurs strates successives de l'occupation du sol : les trèves bretonnes sont héritées du haut Moyen Âge; plus tard, des hameaux nés de l'essaimage d'une famille ou d'une opération de défrichement sont venus occuper des espaces intercalaires. Les exploitations isolées paraissent également nombreuses dès le XI^e s., en particulier dans les terres gagnées sur le saltus. Enfin, mottes et maisons nobles constituent souvent des centres domaniaux isolés, voire marginaux. La part respective des différents types d'habitats est assez variable selon les régions. Les terroirs calcaires du sud de l'Anjou et de l'ouest du haut-Maine sont marqués par un habitat nettement groupé et un paysage d'openfield. Ailleurs, la règle demeure la dispersion en hameaux plus qu'en habitats véritablement isolés, avec des degrés variables dans cette atomisation. Plus on progresse vers l'ouest, plus la dispersion et la prédominance du hameau paraissent marquées.

Malgré sa dispersion, la communauté rurale s'identifie progressivement à un finage (chap. 5), qui doit plus au cadre paroissial qu'à celui de la seigneurie banale ou foncière. Cette dispersion des hommes pourrait également avoir contribué au maintien de vastes territoires paroissiaux, dont les limites sont loin d'être intangibles. Le degré de polarisation de l'habitat définit la cohérence de ces finages : lorsque la paroisse n'a pas donné lieu à un véritable centre, les plus importants hameaux engendrent autant d'espaces propres. Dans le cas contraire, le territoire est irrigué par un réseau viaire qui indique clairement la prééminence du « bourg-centre ». Sur les terres froides, la part de l'élevage et les longues jachères impliquent une étroite association entre silva, saltus et ager. L'organisation des finages en zones concentriques autour du village n'est ici guère envisageable. Au-delà de rares exemples de parcellaires réguliers associés à des villeneuves (L'Épinay-le-Comte), les villages neufs médiévaux sont souvent environnés de terroirs circulaires ou « d'ellipses bocagères », mais des formes parcellaires antérieures structurent encore fortement les territoires. La généralisation du bocage dans certains secteurs représenterait un phénomène assez tardif. Aux XI°-XII° s., les fossés et les haies semblent surtout délimiter la couronne de jardin qui entoure les habitats et les exploitations seigneuriales. Ces métairies ou gaigneries aux terres groupées sont souvent découpées sur les réserves. Le manse disparaît rapidement au XI° s. Il est relayé par d'autres types de petites exploitations : *masura*, borderie, bordage. Moulins et artisanats ruraux viennent compléter ce maillage.

Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré aux communautés et aux pouvoirs qui les encadrent. L'action des prélats réformateurs entraîna un transfert massif d'églises et de cimetières vers les moines et dans une moindre mesure les chanoines. Le mouvement, né à partir de 1060 dans le Maine, ne se propage qu'au début du XII^e s. dans les autres diocèses, voire au XIII^e s. en Basse-Bretagne. Il coïncide avec l'éclosion des prieurés et des bourgs qui contrôlent les patrimoines et les populations. L'accroissement du rôle des curés et l'offensive sur les dîmes renforcent au XIII^e s. la cohésion de la communauté rurale autour de son église.

La relation entre les seigneuries et les villages est diverse : d'une séparation totale à une stricte superposition. Dès le XI^c s. toutefois, de nombreux lignages aristocratiques s'identifient à une paroisse et les « seigneuries de village » se multiplient encore au XII^e s. Pourtant, la résidence seigneuriale eut un faible pouvoir de rassemblement des hommes, à l'exception des châteaux majeurs. Les banalités correspondent plus au cadre villageois que les seigneuries foncières et les taxes et droits tendront de plus en plus à être prélevés au niveau de la paroisse. La hiérarchisation des réseaux d'habitats, de lieux de cultes et de châteaux est le fruit de l'osmose qui s'instaure entre l'Église et l'aristocratie laïque. La villicatio dès le milieu du XI^e s., la châtellenie au siècle suivant, organisent l'espace laïc. À la même époque, les archidiaconés et doyennés enracinent la hiérarchie religieuse. Le déterminisme géographique n'apparaît pas décisif dans cette mise en place. Il est plus difficile d'évaluer la part du spontané et de l'organisé : la faible attractivité de nombreuses églises paroissiales doit-elle être interprétée comme un échec du pouvoir? La dispersion de la population n'implique en rien une moindre domination des hommes. L'encellulement cher à Robert Fossier prend simplement ici la forme d'un fin quadrillage du territoire. Dans ce maillage, le pouvoir banal semble plus s'appuyer sur l'incitation que sur la violence, mais la modération probable des droits et prélèvements s'estompe au cours du XIII^e s. face à un encadrement accru. À l'inverse, les droits fonciers connaissent un certain affaiblissement au cours des temps.

Les composantes de la communauté villageoise sont inégalement documentées par les sources. Les lignages de la petite et moyenne aristocratie, qui «trustent» souvent la cure ou le prieuré, sont au coude à coude avec des ministériaux dont la position sociale a tendance à s'élever. La classe hétérogène des dominés est plus difficile à saisir : marchands et artisans polyvalents, nombreux parmi les habitants des bourgs, tenanciers modestes, pauvres, aubins et marginaux n'apparaissent guère avant le bas Moyen Âge. Mais quel est le degré de cohésion de ces communautés rurales? La faiblesse des contraintes communautaires, le paysage de bocage et la prédominance de l'habitat dispersé à l'époque moderne ont servi à qualifier l'Ouest français de région pratiquant l'individualisme agraire. Est-ce déjà le cas au cours du Moyen Âge central? Le bocage semble alors embryonnaire et si l'habitat apparaît en majorité dispersé, il a engendré des formes de sociabilité originales. La cellule conjugale domine mais elle s'inscrit fréquemment dans des hameaux abritant une famille élargie et pratiquant un contrôle en indivis des biens. Ce mode d'organisation sociale concurrence partiellement la paroisse mais n'empêche pas les solidarités de voisinage, les associations religieuses, voire la gestion collective de certains espaces à l'échelle du finage.

Les historiens et les archéologes travaillant sur les campagnes reconnaîtront la difficulté de l'entreprise lancée par D. Pichot. Deux lacunes apparaissent néanmoins à la lecture de cet ouvrage. Elles sont en grande partie liées à l'impossibilité de couvrir de manière systématique un espace de 300 km.

Traditionnellement, l'historien des textes donne beaucoup aux XI°-XII° s., là où l'archéologue verrait poindre des évolutions dès le x° voire le IX° s. Un discours centré sur les textes des XI°-XIII° s. sous-estime probablement le poids du haut Moyen Âge dans l'histoire des campagnes médiévales. Une lecture rapide et négative de cette période ne peut d'ailleurs qu'accentuer l'essor des campagnes au lendemain de l'an mil. Pourtant, aucune donnée précise ne vient appuyer une formule à l'emporte-pièce comme « les hommes du haut Moyen Âge ne maîtrisaient l'espace que de façon très incomplète et surtout très inégale » (p. 111). Les fouilles menées récemment dans l'Ouest révèlent

également un habitat très diversifié. Citons les habitats carolingiens de Montours ou de Quimper, semblables aux sites contemporains du Bassin parisien ou l'occupation très structurée de Distré (Maine-et-Loire) vers l'an mil. Aucun de ces exemples ne resssemble aux hameaux sub-actuels des pays de bocage, alors que leur plan renvoie aux structures des régions d'habitat groupé limitrophes.

La taille de l'aire d'étude empêchait également la réalisation d'enquêtes systématiques (sur le vocabulaire de l'occupation du sol, p. ex.), de véritables analyses régressives à partir des plans cadastraux présentés ou de cartes de répartition des phénomènes qui nous paraissent manquer cruellement. Étayer l'édifice à l'aide de quelques exemples jugés représentatifs masque sans doute parfois des diversités dans le temps ou l'espace.

Il reste que le vaste tableau brossé par D. Pichot constitue le cadre idéal pour poursuivre l'enquête à travers des études sérielles et des enquêtes micro-régionales. Souhaitons que des travaux de même ampleur voient le jour dans les régions voisines. Ils contribueraient à mettre en valeur l'originalité des campagnes de l'Ouest.

Luc Bourgeois.

Caroline Polet et Rosine Orban. — Les dents et les ossements humains. Que mangeait-on au Moyen Âge? Turnhout, Brepols, 2001, 173 pp., 39 fig., 7 h.-t. (Typologie des sources du Moyen Âge occidental).

Les recherches développées à la frontière de plusieurs disciplines, ici la biologie et l'histoire, rencontrent encore bien des difficultés de diffusion, les supports éditoriaux étant le plus souvent très spécialisés. Ouvrir la réflexion anthropologique à un public d'historiens est une initiative qui mérite d'être saluée d'autant que le résultat emporte la conviction.

L'ouvrage est divisé en deux parties quasiment égales : la première, méthodologique, expose les outils et les méthodes mises en œuvre ; la deuxième propose, en utilisant une présentation « question-réponse », une série de thèmes développés in fine dans trois exemples archéologiques.

Pour l'ensemble de l'ouvrage, on note un parti pris de faciliter la lecture des résultats biologiques et un glossaire destiné aux non-spécialistes est donné en fin d'ouvrage. La bibliographie figure au début, suivant des rubriques thématiques. Les tables (figures et planches), ainsi que la liste des tableaux, sont bien légendées et sept planches hors texte complètent la documentation.

Après la bibliographie, les AA. ont judicieusement intégré un rapide rappel des notions anatomiques, destiné surtout aux non-spécialistes. Le lecteur y trouve des explications concises, claires et bien illustrées sur l'anatomie, la composition chimique et la croissance des os et des dents. On peut regretter seulement que la numérotation dentaire internationale ne soit pas donnée sur la figure 6 et que la nomenclature osseuse internationale ne figure qu'entre parenthèses.

Caroline Polet et Rosine Orban décrivent ensuite, en plus de quarante pages, ce qu'elles appellent les « outils méthodologiques » de la recherche. Le chapitre est divisé en trois parties inégales : l'usure dentaire, la paléopathologie et l'analyse chimique. À la place d'outils, on pourrait préférer « sources » car, si la troisième partie est plus nettement méthodologique, les deux premières décrivent plutôt les sources biologiques pouvant contribuer à une meilleure connaissance des pratiques alimentaires que la mise en œuvre des méthodes permettant de les exploiter. La présentation de l'analyse chimique des ossements et des dents est très bien documentée, on sent que c'est là le terrain de prédilection des AA. Dans un premier temps, elles exposent, de façon très didactique, le dosage des éléments traces et l'analyse de leur variation, ainsi qu'un aperçu des méthodes d'analyse. Dans un deuxième temps est développé, toujours avec précision, le dosage des isotopes et des informations que l'on en tire quant au régime alimentaire.

La diagenèse (altération *post-mortem* de la composition chimique des restes analysés) fait l'objet d'un chapitre d'une douzaine de pages, lui aussi particulièrement didactique : étude des modifications des parties minérale et organique de l'os et de l'action des micro-organismes, suivie de l'exposé de solutions palliatives. Les AA. insistent, à juste titre, sur les effets néfastes de ce paramètre qui peut modifier les signaux biologiques recherchés.